connaissance des arts
L'EXPOTHÈQUE NEWSLETTERS NOS PUBLICATIONS LE KIOSQUE DES EXPOSITIONS
Monuments et Patrimoine Musées Arts et Expositions Artistes Marché de l'Art Dépêches de l'Art

20.07.2020

Visite dans l'atelier de Jean Charles Blais, le grand imagier

Jean-Charles Blais a installé ses ateliers dans le sud de la France après son succès fulgurant des années 1980 COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT. ©ANTHONY LANNERETONNE. / Jean-Charles Blais ; ANTHONY LANNERETONNE.

Soutenu par la galerie Catherine Issert depuis ses débuts fulgurants dans les années 1980, Jean-Charles Blais y expose cet été ses derniers tableaux, hauts en couleur et comme toujours inattendus.

L'atelier prend tout son sens dans l'œuvre de Jean-Charles Blais, depuis l'atelier provisoire de la rue de Texel qu'on lui prête à Paris lorsqu'il débarque de Rennes, jusqu'aux ateliers actuels, où il s'est posé après son fulgurant succès des années 1980. Celui d'Arcueil, l'atelier hivernal, l'*« atelier propre »*, royaume du papier où il dessine et découpe. Et les deux ateliers de Vence où il émigre aux beaux jours. Celui qu'il a installé dans la belle maison mauresque dont il est tombé amoureux en 1983 en visitant la région, où il peut peindre de grands formats et les faire sécher au soleil… L'autre situé dans une chapelle restaurée au fond du jardin, où il fait frais l'été grâce aux murs épais et aux petites ouvertures, et où il dispose de place pour stocker ses grands tableaux.

L'atelier est donc multiple, à la fois fixe et éparpillé partout où il habite. Chacun a sa spécificité, liée aux dimensions des espaces, mais peut devenir interchangeable. Une liberté, une souplesse qui résument sa démarche, sa façon de travailler en général. C'est un lieu de vie, pas un bureau. *« C'est juste un endroit de réflexion, de mise en œuvre, un lieu de fixité. Vence a l'avantage d'être l'endroit de la pérennité car là-bas je peux tout garder. C'est mon point d'ancrage. »*

Jean-Charles Blais, Sans titre, 2018-2019, gouache sur papier, 95 x 67 cm COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT.

Une peinture à contre-pied

Après le règne de Supports/Surfaces déclarant que le peintre ne doit plus être *« un illusionniste ou un montreur de fantasmes »*, surgit à contre-pied un nouveau groupe dès 1981, sous la houlette de l'écrivain-collectionneur et critique d'art Bernard Lamarche-Vadel, lors de son exposition mythique « Finir en beauté ». Le monde de l'art y découvre une nouvelle génération de peintres réunis par un certain retour à la figuration : Jean-Michel Alberola, Jean-Charles Blais, Rémi Blanchard et François Boisrond d'une part, Robert Combas, Hervé di Rosa, Catherine Viollet et Jean-François Maurige d'autre part, qui formeront la Figuration Libre, selon l'expression de Ben. Période euphorique, débordante d'énergie. Jean-Charles Blais est très vite repéré par Jean-Louis Froment, du CAPC de Bordeaux, relayé par le marchand parisien Yvon Lambert et par la jeune galeriste de Saint-Paul de Vence Catherine Issert, tous à la recherche de sang neuf.

Retour donc de la peinture, de matériaux insolites, de sujets spontanés, « primitifs », imagés. Blais ne travaille que sur des matériaux de rebut, des journaux et des morceaux d'affiches déchirées. Pas à la façon d'un Mimmo Rotella mais en tant qu' *« accélérateur de formes »*. Il utilise la moindre boursouflure, la moindre aspérité pour insuffler du mouvement, tel un peintre des grottes de Lascaux. Les gros bonshommes enflés de ses débuts marchent, courent, sautent, tombent, avec leurs pieds énormes et leur minuscule tête, ou sans tête, comme des poulets affolés. Il continue de nos jours à peindre uniquement sur des strates plus ou moins épaisses d'affiches arrachées. Affiches autrefois retournées, utilisées au contraire aujourd'hui sur leur devant, sur la face conservant des reliquats de couleurs. Blais peint sur une couche de papier robuste, jamais sur une toile enduite.

La passion numérique

Fragments hétérogènes de paysages, bribes de récits, morceaux de corps, ses sujets forment une sorte de puzzle, de jeu d'images. On y décèle au début de nombreux échos des figures de Malévitch flottant dans l'espace, puis des têtes coupées en ombres chinoises ou des bustes en double profil, enfin des silhouettes fantomatiques. Le tout ciselé et formant un théâtre d'ombres ou de portraits géants en contre-jour. Il en décore de frises en 1990 la station de métro Chambre des Députés, à Paris. Assez naturellement, il glisse vers l'idée du « patron » en couture, de formes à naître, de « modèles ». Ce qui l'amène à utiliser d'autres matériaux, tels que papier découpé, calque, feuille de polyester translucide, feutre, tissu et épingles. Il montre ce nouvel aspect de son travail dans une installation de pièces suspendues dans la chapelle de la Pitié-Salpêtrière lors du Festival d'Automne de 1994. Métaphores non plus d'un corps mais de son succédané, le vêtement, autre forme illusoire tout aussi désarticulée. Suit alors une période où l'homme réel, même réduit à n'être que *« l'ombre de son ombre »*, disparaît complètement pour ne resurgir que virtuellement : Blais se prend de passion pour la technologie numérique.

La fabrique des images

Après ses premiers succès qui l'ont mené à exposer chez Leo Castelli à New York, pour finir « en beauté » au Centre Pompidou en 1987, ses expérimentations numériques se résument, dans les années 2000, à des ombres projetées et mouvantes, à des lumières dansantes superposées. Il multiplie les copies de copies, produisant des pièces qui défilent de façon hypnotique qu'il diffuse… en DVD ! Nouveau tournant : une commande d'affiches en 2007 par l'Opéra de Genève. L'idée du multiple le séduit. Il exécute alors de grandes gouaches noires et revisite des souvenirs des années 1960-1970. Un nouveau cycle peut démarrer avec des formes non identifiables, énigmatiques, *« puisées dans [sa] boîte à malice »*, qui aboutit à une petite

rétrospective en 2013 au musée Picasso d'Antibes. Il peut alors montrer au public à quel point son travail, apparemment désordonné, obéit à une suite logique. Il remet en route ses ateliers vençois délaissés. Peignant désormais sur le devant des affiches dont le papier est presque « prêt » car déjà saturé, il utilise les interstices entre les traces d'images publicitaires à moitié effacées, créant une nouvelle cohabitation entre passé et présent. Il reprend comme sujets des figures qui avaient surgi sur une dizaine d'aquarelles faites au Maroc. Des silhouettes qui avancent comme on marche dans le désert, des nouveaux nomades des années 1980, de ceux qui traversent les films de Bernardo Bertolucci ou d'Antonioni… Des hippies barbus aux cheveux longs pouvant se substituer aussi à des djihadistes ou à des joueurs de foot… Blais, pour les rendre encore plus étranges, voire mystiques, leur ferme les yeux. Le mystère croît au milieu des résidus de slogans publicitaires qui réapparaissent de-ci de-là, rendant le tableau plus flou. Leurs vêtements sportifs finissent par embrouiller le tout. Comme il l'explique très bien : *« Les choses fonctionnent en boucle, non pas une image contre une image, mais une succession d'images qui traversent des registres différents, en n'en abandonnant aucun »*.

© Connaissance des Arts 2021 - Gérer mes consentements